

Bernard Lory

Archaisme et modernité des formes de violence politique dans les Balkans au tournant du XXe siècle

Selon une idée largement répandue, l'étude de l'histoire servirait à rendre l'humanité plus sage, en lui proposant des exemples tirés du passé, exemples positifs ou négatifs qui devraient l'aider à prendre des décisions opportunes en fonction de cette expérience humaine accumulée. L'historien ne peut qu'être sceptique face à ce point de vue qui lui semble naïf et simpliste, lui qui est confronté à l'interminable bégaiement de l'humanité, laquelle, génération après génération, semble au contraire reproduire dans des contextes différents des schémas extrêmement répétitifs.

Bien plus souvent, en réalité, c'est le présent qui vient éclairer le passé d'une lumière inattendue, qui vient *informer* notre connaissance de l'histoire d'éléments rétrospectifs nouveaux. Notre XXIe siècle naissant a été marqué par les attentats spectaculaires du 11 septembre 2001 à New York et Washington. Le thème du terrorisme organisé a pris une actualité brûlante et l'historien, pas plus qu'un autre, n'échappe à la pression du discours médiatico-politique. La réflexion qui va suivre sur la violence politique dans les Balkans il y a cent ans est donc largement *informée* par cette actualité.

Nous sommes convaincus qu'il existe une sorte de "vocabulaire de la violence", dans lequel les sociétés humaines puisent. Les variations des pratiques violentes dans une société sont révélatrices de mutations plus profondes, dont elles sont un épiphénomène. Nous laisserons de côté la violence ordinaire, de nature strictement criminelle (homicide, brigandage, viol, etc.) pour nous focaliser sur la violence politique. Celle-ci frappe vivement les imaginations par ses aspects souvent spectaculaires et l'ampleur de ses répercussions; elle suscite de la part des contemporains de nombreux commentaires dont l'historien peut se servir. Au XIXe siècle, les attentats et meurtres politiques occupent une place de choix dans la presse à sensation qui se développe alors (on pense aux couvertures dramatiques du *Petit Journal!*). Cette publicité donnée par

les médias contribue à diffuser à travers l'Europe des techniques violentes, expérimentées dans des régions périphériques, comme la Russie ou les Balkans. Ces derniers jouent un rôle non-négligeable dans l'élaboration des formes prises par ce que nous nommons aujourd'hui le *terrorisme international*. Les pratiques de violence politique sont bien documentées dans les Balkans, parce que cette zone était sous l'observation attentive des Grandes Puissances par le biais de leur réseau consulaire, mais surtout parce qu'une littérature autobiographique d'une richesse exceptionnelle nous permet de pénétrer dans la logique interne des réseaux révolutionnaires et terroristes.

Notre réflexion s'articulera autour de la notion d'archaïsme ou de modernité des formes de violence. Dans un premier temps, nous nous efforcerons de définir les modalités d'une violence politique traditionnelle, caractéristique de l'Empire ottoman, pour tâcher de cerner, dans un second temps, les formes de violence innovantes qui s'expérimentent aux alentours de 1900 en Macédoine ottomane.

Violence traditionnelle

La violence politique, telle qu'elle se laisse discerner dans les Balkans à l'époque ottomane, a pour caractéristique principale d'être une violence intercommunautaire, qui s'exerce de *millet* à *millet*. La violence interne à une communauté religieuse relève presque toujours du domaine criminel et n'a qu'exceptionnellement un caractère politique. Pour illustrer cette hypothèse au départ de notre réflexion, nous prendrons le cas du meurtre des consuls de France et d'Allemagne à Thessalonique le 6 mai 1876¹.

Le contexte historique de cet événement est très important pour en comprendre la nature et la portée. Depuis juin 1875, soit près d'un an, les chrétiens de Bosnie-Herzégovine sont en état d'insurrection et les forces armées ottomanes s'avèrent incapables de rétablir l'ordre. L'agitation gagne d'autres provinces, en particulier la Bulgarie. Un premier incident, très circonscrit, s'est produit à Stara Zagora (29 septembre -

1. Nous nous appuyons essentiellement sur le récit des événements fait par le consul autrichien von Chiari, publié dans *Actenstücke aus den Korrespondenzen des kais. und kön. gemeinsames Ministeriums des Äussern über orientalische Angelegenheiten (vom 16. Mai 1873 bis 31. Mai 1877)*, Wien 1878, pp. 206-207, 216, 298.

1er octobre 1875). Le 1er mai 1876 un mouvement beaucoup plus sérieux se déclare simultanément dans la Sredna Gora, la région de Tărnovo et les villages du versant nord des Rhodopes. Hâtivement préparé et mal coordonné, il sera étouffé en l'espace d'un mois. Mais il révèle clairement l'existence d'un plan révolutionnaire concerté et semble annoncer la mise à exécution de l'une des idées-phares du XIXe siècle balkanique: la grande insurrection des chrétiens balkaniques, qui, par leurs efforts conjugués et du fait de leur supériorité numérique, doivent chasser les musulmans de la Péninsule. Cette perspective mythique est caressée depuis plus d'un demi-siècle (1821) et les musulmans en sont depuis longtemps informés. Quand la nouvelle du déclenchement de l'insurrection en Bulgarie parvient à Thessalonique, elle rallume de vieilles craintes fantasmagiques auprès de la population musulmane de la ville².

Une seconde circonstance aggravante est la date-même du drame: les 5 et 6 mai, c'est à dire la fête de la Saint-Georges. Dans une ville pluri-confessionnelle comme Thessalonique, il y a une certaine mise en commun des différents calendriers festifs. Durant le *ramadan*, les musulmans sont irritables, car privés de tabac, et les membres des autres confessions savent qu'il faut en tenir compte; la fête de *pourim* est l'occasion de réjouissances chez les juifs; les musulmans sont prêts à laisser quelque licence aux *re'aya* chrétiens certains jours de l'année, pour des festivités publiques, voyantes et bruyantes comme "la fête des oeufs rouges" (Pâques) ou comme *Hidrelez* (la Saint-Georges). Pour les musulmans qui sont en position dominante dans la ville, il s'agit d'une concession inévitable, que certains d'entre eux n'accordent pourtant qu'à contrecoeur: mais il faut bien que le *re'aya* s'amuse de temps en temps! Dans le dernier tiers du XIXe siècle, la Saint-Georges prend une connotation politique, car c'est aussi la fête du roi de Grèce.

L'incident déclencheur du drame du 6 mai 1876 est une de ces confrontations récurrentes entre chrétiens et musulmans, telles qu'il s'en produit régulièrement: une affaire de conversion forcée à l'islam³. Il s'agit d'une jeune fille chrétienne d'Avret Hisar (Yinekokastro) enlevée

2. Le même état de surexcitation collective est décrit par le consul autrichien Montlong à Ruse, où le moindre incident peut déclencher une crise intercommunautaire violente. *Ibid.*, p. 218-219.

3. On trouve des dizaines de cas analogues répertoriés dans l'ouvrage de Petăr Petrov, *Po sledite na nasilieto* (Sur la piste de la violence), t. 2, Sofia 1988.

contre sa volonté et que sa famille tente de libérer. Conduite à Thessalonique pour obtenir l'arbitrage des autorités provinciales, elle est enlevée aux gendarmes d'escorte à son arrivée à la gare par une foule chrétienne et conduite à la demeure du vice-consul des États Unis, Hadji Lazaro (par ailleurs sujet russe). Cette intervention intempestive des chrétiens soulève le mécontentement des musulmans. Le lendemain, le consul de France Moulin et le consul d'Allemagne Abbott⁴ décident d'intervenir auprès du *vali*. Ce dernier n'est pas au *konak*, mais tente d'apaiser la foule dans une mosquée voisine. Les consuls s'y rendent de façon fort inconsidérée (selon une autre version ils y sont emmenés contre leur gré par la foule) et sont massacrés par la populace, sans que les autorités aient pu intervenir.

Les conséquences diplomatiques de ces meurtres et l'infléchissement qu'ils donneront à la Crise d'Orient ne nous intéressent pas ici. En revanche, l'aspect de "violence traditionnelle" que revêt cette affaire mérite d'être analysé. Cet acte de violence politique, le meurtre de deux représentants de puissances étrangères, peut être qualifié de "traditionnel" dans la mesure où il se produit sur la ligne de fracture qui sépare les *millet(s)* musulman et orthodoxe dans la société ottomane. Les rapports entre *millet(s)* se trouvent particulièrement tendus dans le contexte insurrectionnel balkanique et par la date même de la Saint-Georges qui déplace temporairement les seuils de tolérance réciproque en faveur des chrétiens; ils sont au coeur de l'incident déclencheur. Toute conversion, tout individu passant d'un *millet* à un autre, suscite une confrontation sociale. Dans le contexte ottoman, les conversions se font à sens unique, puisqu'en aucun cas un musulman ne peut passer à une autre religion, l'apostasie étant punie de mort par la loi religieuse. La conversion est perçue comme une prédation par les *millet(s)* chrétiens, qui sont toujours donneurs, sans aucune possibilité de réciprocité. Cette asymétrie dans les rapports sociaux se traduit de façon très nette dans la question des mariages. Un musulman peut épouser une non-musulmane (qui pourra conserver sa religion, étant entendu que les enfants seront élevés dans l'islam), tandis qu'en aucun cas un chrétien ne pourra prendre une musulmane pour épouse. L'inégalité des statuts entre musulmans et chrétiens se trouve donc doublement soulignée dans les cas de conversions de

4. Ils étaient beaux-frères, et par ailleurs apparentés à Hadji Lazaro.

jeunes filles, ce qui explique la très forte réactivité des chrétiens. Notons que les autorités ottomanes ne donnent pas toujours raison à la partie musulmane dans ce genre d'affaires: une conversion ne peut être jugée valable que dans la mesure où elle est volontaire et le fait d'un être responsable de ses actes. La question du consentement au mariage de la jeune fille enlevée est alors un enjeu crucial. Tous les efforts de persuasion des deux camps se focalisent sur elle.

La partie musulmane, qui se fait souvent une conception simpliste du devoir de prosélytisme que lui impose sa religion, est bien consciente de ne pas agir dans le cadre d'une stricte légalité. Aussi bien s'efforce-t-elle d'exercer des pressions sur l'autorité juridique (le *kadi*) ou, depuis les *Tanzimat(s)*, sur l'autorité politique (le *vali*).

La partie chrétienne souhaite passionnément arracher la jeune fille au camp adverse. Dans l'affaire de Thessalonique, ce désir va jusqu'à la soustraire par la force à l'escorte policière. Ce qui surprend un peu, c'est que la jeune fille ne soit pas conduite à la métropole, au siège du *millet başı* qui seul est habilité à traiter de genre d'affaires avec les autorités ottomanes. Il y a ici un aspect qui n'est plus tout à fait "traditionnel", puisque les consuls étrangers tendent à se substituer à l'évêque comme représentants et défenseurs des intérêts des chrétiens⁵. Ce déplacement des fonctions est implicitement perçu par la populace musulmane le lendemain: si les consuls sont mis à mort, ce n'est pas en tant que représentants des Puissances occidentales, mais en tant que défenseurs du *millet* chrétien orthodoxe.

Dans le drame de Thessalonique, tous les protagonistes interviennent, non pas en tant qu'individus, mais en tant qu'incarnation de leur *millet* respectif. La violence politique s'exerce selon ces lignes de fracture déterminées à l'avance et bien connues de tous; c'est en ce sens qu'il s'agit d'une violence "traditionnelle".

Un autre type de violence "traditionnelle" datant de la même époque nous est fourni par l'assassinat du Ministre de la Guerre Hüseyin Avni pacha et du Ministre des Affaires étrangères Raşid pacha, le 15 juin 1876 à Istanbul⁶. Nous sommes là dans le contexte "classique" des révolutions

5. Hadji Lazaro était orthodoxe, mais non pas Moulin et Abbott.

6. *Actenstücke*, op.cit., pp. 296-297; François Georgeon, *Abdülhamid II, le sultan calife*, Paris 2003, p. 48.

de palais, telles que l'histoire ottomane en a beaucoup connues. Ce double meurtre est lié au détronement du sultan Abdül Aziz, le 30 mai; assigné à résidence au palais de Çiragan, il a été retrouvé mort le 4 juin; une commission composée de 19 médecins a conclu à un suicide, mais la rumeur publique penche pour un assassinat. Le double meurtre a lieu dans des conditions particulièrement dramatiques, lors d'un conseil des ministres tenu à la résidence privée du réformateur Midhat pacha. Le meurtrier, le Tcherkesse Hasan était aide-de-camp du prince Yusuf Izzeddin, désormais écarté de la succession, et de plus apparenté à une des épouses du défunt sultan. Nous retrouvons là les ingrédients traditionnels d'une intrigue de sérail: absence de règles de succession strictes au sein de la dynastie ottomane, rôle occulte des femmes, explosion brutale de violence dans les cercles feutrés du pouvoir⁷.

On observe cependant à cette époque une certaine tendance à la politisation d'une violence qui ressortissait en principe à la violence criminelle simple. Un exemple en est fourni par l'affaire de Marathon (ou de Dilesi) en avril 1870⁸. Un groupe de touristes anglais, parmi lesquels Lord Muncaster, qui siège à la Chambre des Lords, est enlevé par une bande de brigands, qui exigent la rançon extravagante de 50.000 £tq. Des négociations font baisser ce montant à 22.000 £tq (625.000 drachmes), mais des enjeux de politique interne, des attermoiements et une gestion maladroite des pourparlers, conduisent à un dénouement tragique, puisque quatre otages sont tués. Les enlèvements contre rançon étaient une pratique criminelle fréquente en Grèce à cette époque (pour des montants allant de 1.500 à 50.000 drachmes) et le brigandage constituait une véritable arme dans les luttes partisans. Dans l'affaire de Marathon, il est avéré que les ravisseurs ont été poussés à l'intransigeance par certains milieux politiques d'Athènes, cherchant à mettre le gouvernement Zaïmis en difficulté. L'internationalisation d'une affaire locale est un facteur nouveau, avec une démonstration navale britannique, une commission d'enquête à laquelle participent

7. Voir l'étude très détaillée [mais qui s'arrête aux *Tanzimat(s)*] de Nicolas Vatin et Gilles Veinstein, *Le sérail ébranté. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans XIV-XIXe siècles*, Paris 2003.

8. P. De Broche, "Le parlement grec et le drame de Marathon (1869-1871)", *Bulletin de liaison du Centre d'Études balkaniques INALCO*, no 5, juin 1986, pp. 47-65; no 6, mai 1987, pp. 70-87.

deux juristes britanniques et l'exigence de Londres qu'une pension soit versée par le gouvernement grec à la veuve d'une des victimes. L'enjeu médiatique de cet épisode, qui donne de la Grèce une image très négative sur la scène internationale, est également un facteur nouveau.

Un autre aspect de la politisation progressive d'une violence de nature largement criminelle se retrouve dans les listes d'exactions trimestrielles ou mensuelles, fournies en grand nombre dans les documents consulaires à partir des dernières années du XIXe siècle et surtout dans la première décennie du XXe siècle. De telle à telle date, tant d'agressions ou d'homicides ont été commis dans tel *vilayet* ou *sancak*. En quelques lignes sont évoqués le lieu, la date, le nom de la victime et les circonstances du crime. La régularité et la répétitivité de ces "bulletins de violence" a un effet très déprimant sur le lecteur. Cet effet n'est pas un hasard: il a été voulu. D'une part par le consul qui tient à faire savoir à ses supérieurs qu'il vit dans une région particulièrement dangereuse. D'autre part par les informateurs qui ont fourni les listes au consul (lequel ne dispose pas de moyens pour enquêter par lui-même), afin qu'il les transmette dans les capitales étrangères. Ces "bulletins de violence" contiennent en effet un message implicite. La violence qui y est évoquée est pratiquement toujours exercée par un musulman sur un chrétien, et l'initiative de la violence est attribuée au musulman. On ne voit pratiquement jamais apparaître de paysan chrétien tuant un coreligionnaire lors d'une rixe d'ivrogne ou un Turc tuant un Albanais. Les exemples de violence rapportés par les consuls sont pratiquement toujours des cas de violence intercommunautaire et non pas tout simplement d'individu à individu. Ces "bulletins de violence" élaborés par les chrétiens et transmis aux consuls visent à dénoncer la cruauté des musulmans, l'absence de justice, l'impunité des coupables, la non-application des grands principes de 1839 et 1856. Le but de ces longues listes est de disqualifier l'État ottoman, incapable d'assurer à ses sujets des conditions de vie correspondant à un minimum d'exigences légitimes.

Vers 1895 environ, on voit apparaître dans les "bulletins de violence" des meurtres commis par des chrétiens sur des chrétiens. La logique reste pourtant la même, car il s'agit de violence exercée entre chrétiens du *rum millet* et chrétiens du *bulgar millet*. L'initiative de la violence est répartie entre les deux camps, mais le principe implicite demeure qu'il n'y a de violence qu'entre communautés, qu'entre *mil-*

let(s). Le but de ces listes est bien sûr de disqualifier le camp adverse, *rum* ou *bulgar*, en soulignant qu'il recourt à la terreur pour s'assurer localement une prééminence, qui en fait revient légitimement au camp des victimes.

Le tyrannicide, enfin, nous semble une forme de violence politique qui échappe à l'opposition tradition / innovation, car il a été pratiqué à toutes les époques. Des exemples fameux, remontant à l'Antiquité et au Moyen Age, maintiennent dans les mémoires le souvenir de victimes célèbres (Jules César, etc.) ou d'exécuteurs héroïques (Harmodios et Aristogeiton, Miloš Obilić, etc.). Il devient néanmoins particulièrement fréquent au XIXe siècle; on peut penser que le développement de la presse a contribué à internationaliser cette thématique, en rapportant de nombreux détails sur les meurtriers et leurs manières de procéder. L'attentat qui eut le plus grand impact est celui dans lequel le tsar Alexandre II perdit la vie en 1881. Mais le président des USA Garfield fut tué la même année, le président français Sadi Carnot en 1894, le roi Umberto d'Italie en 1900, le président des USA Mac Kinley en 1901 ... Le régicide le plus absurde est assurément celui de l'impératrice Elisabeth d'Autriche en 1897, personnalité tout à fait marginale dans le jeu politique.

Les États balkaniques n'échappent pas à cette "mode": le prince Danilo du Monténégro est assassiné en 1860, le prince Mihajlo de Serbie en 1868, le roi Georges Ier de Grèce en 1913. Ces trois cas ont en commun leur caractère fortuit, de crime commis par un individu isolé, sans véritable projet politique. L'assassinat du roi Alexandre de Serbie en 1903 et celui de l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie François-Ferdinand en 1914 sont au contraire le résultat de conspirations organisées⁹. Cette violence tournée contre les chefs d'État se reporte également contre les chefs de gouvernement et les ministres: meurtres de Stefan Stambolov en 1895, de Theodoros Deliyannis en 1905, de Dimităr Petkov en 1907, etc.¹⁰.

9. Voir les réflexions sur le tyrannicide chez les Serbes de Vladimir Dedijer, *La route de Sarajevo*, Paris 1969, pp. 222-243.

10. Deux ouvrages récents constituent de véritables florilèges du meurtre politique: Georgi Markov, *Pokušenija, nasilje i politika v Bălgarija 1878-1947* (Attentats, violence et politique en Bulgarie 1878-1947), Sofia 2003; Violeta Ačkovska, Nikola Žežov, *Predavstvata i atentatite vo makedonskata istorija* (Trahisons et attentats dans l'histoire macédonienne), Skopje 2004.

Violence innovante

Deux épisodes nous semblent manifester une violence politique innovante, moderne, aux accents tout à fait contemporains. Ils s'inscrivent tous deux dans le contexte de la question macédonienne au tournant du XXe siècle.

L'affaire Miss Stone en 1901 n'est pas une classique histoire d'enlèvement contre rançon, analogue à l'affaire de Marathon, trente ans plus tôt¹¹. Cette missionnaire protestante américaine est enlevée par une bande armée de l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne (ORIM), celle que dirige Jane Sandanski, et la rançon est destinée à financer l'armement du réseau révolutionnaire. Cet objectif politique n'apparaît pourtant pas immédiatement et la thèse de l'enlèvement criminel sera maintenue un certain temps. Cette confusion s'ajoute au fait que, l'enlèvement ayant eu lieu près de Bansko, non loin de la frontière bulgare-ottomane, on ne sait de quel côté il faut rechercher les ravisseurs¹². Un autre élément amplificateur est la grande inexpérience des États-Unis en matière internationale au début du XXe siècle: le pays ne dispose pas encore d'une ambassade à Istanbul, mais seulement d'un consulat. Les milieux politiques américains se trouvent pour la première fois confrontés à une prise d'otage. Vu l'importance de la rançon demandée, 25.000 £tq, ils inclinent à l'intransigeance, craignant de voir ce genre d'enlèvements se reproduire, si on cède aux exigences des ravisseurs. Mais la famille de la victime met en branle un grand mouvement populaire d'indignation et d'apitoiement par une campagne de presse qui ne cesse de prendre de l'ampleur. Une souscription est organisée, afin de collecter la somme nécessaire pour délivrer Miss Stone; les progrès de cette collecte sont répercutés dans la presse, si bien que les ravisseurs sauront limiter leurs exigences à la somme effectivement collectée, soit 14.500 £tq. Le versement de la rançon passe par les missionnaires protestants et non par les représentants du pouvoir américain.

11. On se reportera à Teresa Carpenter, *The Miss Stone Affair. America's First Modern Hostage Crisis*, New York, Simon & Schuster, 2003. L'auteur analyse fort bien l'aspect américain et médiatique de l'affaire, mais trahit parfois une ignorance gênante de l'histoire balkanique.

12. Une incertitude analogue régnait au début de l'affaire de Marathon. Par la suite, pour disculper l'honneur national grec, on a voulu tirer argument de ce que les ravisseurs étaient des Arvanites et non des Grecs ethniques.

L'exploitation médiatique de l'affaire, après son dénouement heureux, est un autre aspect très contemporain. Miss Stone publiera dans la presse un récit de ses aventures et fera une vaste tournée de conférences aux États-Unis (destinée à rembourser la souscription). Elle sera très attentive à ne pas noircir ses ravisseurs et à présenter leur cause comme légitime. Nous trouvons là, sans doute, la première manifestation de ce que l'on appellera plus tard "le syndrome de Stockholm", c'est à dire un sentiment d'identification des victimes à la cause défendue par les organisateurs de prises d'otage¹³.

Les attentats perpétrés à Thessalonique les 11 et 12 mai 1903 présentent également des traits de modernité tout à fait frappants¹⁴. Tout d'abord, il s'agit d'une action coordonnée: au lieu d'un acte terroriste isolé, nous assistons à une multiplication d'actes spectaculaires, accomplis au même endroit et groupés en l'espace de deux jours. Ces attentats visent, non pas les représentants du pouvoir ottoman¹⁵, mais des intérêts occidentaux: l'action est donc double, sur les Grandes Puissances de façon immédiate, et sur l'Empire ottoman qui se trouvera impliqué indirectement, par les protestations et pressions occidentales. Les intérêts occidentaux mis en cause ne sont pas de nature politique (consulats), mais fondamentalement économique. Les cibles de l'action terroriste sont:

- un navire français, le *Guadalquivir*
- les installations de gaz de la ville
- le bâtiment de la Banque ottomane

13. C'est encore plus nettement le cas de Katarina Cilka, protestante de Bansko, enlevée avec Miss Stone, dont la captivité fut particulièrement dramatique, puisqu'elle accoucha d'une petite fille dans une cabane de montagne. Dans les conférences qu'elle fit en 1903 aux États-Unis (dans le contexte de l'insurrection d'Ilinden) elle soutint la légitimité de la lutte armée contre le pouvoir ottoman.

14. Nous nous appuyons essentiellement sur les souvenirs de l'un des participants Pavel Šatev, *V Makedonija pod robstvo* (En Macédoine asservie), Sofia 1968 (1ère édition 1934), ouvrage d'un intérêt historique et d'une qualité de narration exceptionnels. Un autre membre de ce petit réseau de révolutionnaires anarchistes a laissé des mémoires: Petăr Mandžukov, *Predvestnici na burjata* (Avant-coureurs de la tempête), s.l., Prozorec 1993.

15. Les *Gemidži(s)* furent fortement tentés d'improviser le 11 avril 1903 un attentat à la gare de Thessalonique, où se trouvaient rassemblés un grand nombre de hauts fonctionnaires ottomans, ainsi que tout le corps consulaire, à l'arrivée de la dépouille mortelle du consul de Russie Šerbina, assassiné quelques jours plus tôt à Mitrovica. Ils s'en abstinrent afin de réaliser le programme terroriste qu'ils préparaient depuis longtemps. Šatev, *op.cit.*, p. 332.

- la voie de chemin de fer vers Istanbul
- le bureau du télégraphe
- les cafés du front de mer fréquentés par les Occidentaux.

Toutes ces cibles sont liées à la modernité technique importée d'Europe occidentale; les attentats frappent l'Empire ottoman précisément dans les lieux où il s'ouvre à la modernité, là où il reçoit l'approbation des Grandes Puissances.

Les attentats de Thessalonique sont le fait d'une structure clandestine étonnamment réduite. Ils sont accomplis par 10 personnes à peine, et le réseau dans lequel ils s'insèrent ne compte guère plus de 30 à 40 membres. S'auto-désignant comme les *Gemidži(s)* (les *Bateliers*), ce réseau se compose de très jeunes adultes, tout juste sortis des bancs du lycée¹⁶. C'est une classe d'âge qui, dans la société ottomane, ne dispose d'aucune représentativité, ni sociale, ni politique et à laquelle on ne prête aucun poids; cela lui confère une sorte d'invisibilité que n'ont pas les instituteurs, principaux piliers du mouvement révolutionnaire "classique" et, partant, étroitement surveillés par le pouvoir ottoman.

Ce réseau si réduit n'en est pas moins international. Il dispose d'une antenne en Suisse à Genève, que l'on peut considérer comme sa base idéologique; il y est en effet en contact avec les révolutionnaires russes d'obédiences diverses. Il est implanté en Bulgarie, qui lui sert de base opérationnelle. Il agit enfin dans l'Empire ottoman, son terrain d'action. On reste surpris de la facilité avec laquelle les membres du réseau circulent entre ces trois pays en utilisant le train, le bateau ou en franchissant la frontière clandestinement. Pavel Šatev se procure de faux papiers en empruntant le passeport d'un camarade ou auprès d'un employé de mairie complaisant. Les *Gemidži(s)* vivent en Suisse comme étudiants, aux frais de leurs familles, à Sofia ou Kjustendil dans les milieux des comitadjis, à Istanbul ou Thessalonique de façon clandestine ou sous la couverture de jeunes provinciaux, venant jeter leur gourme à la grande ville.

Il n'est pas facile de déterminer avec précision l'orientation idéologique du réseau. Nous avons en effet affaire à de très jeunes gens qui

16. N'étant pas majeur, Pavel Šatev ne pourra être condamné à mort et sera déporté dans le Fezzan, où il sera plus tard amnistié. C'est ce qui nous explique qu'il ait survécu pour nous raconter le fonctionnement interne du réseau des *Gemidži(s)*.

s'enflamment pour leurs lectures les plus récentes et se déclarent socialistes ou anarchistes, sans avoir forcément des repères bien déterminés. Ils passent leur temps en discussions interminables. En fait, leur idéologie de base est le rejet du régime ottoman, l'espoir d'émancipation et une adhésion nuancée au nationalisme bulgare. En cela ils ne diffèrent guère de l'immense majorité de la population slave de Macédoine et de l'opinion dominante en Bulgarie. Cela leur permet de profiter d'une ambiance générale d'appui implicite à tous les promoteurs de la "cause nationale": on ne pose pas trop de questions aux militants, ou supposés tels. La loi de la conspiration révolutionnaire laisse de nombreuses zones d'ombre dans lesquelles des éléments non contrôlés peuvent se mouvoir avec facilité. On observe cependant que le recours à des procédés conspiratifs "classiques" peut s'avérer contre-productifs: c'est à cause d'une lettre chiffrée interceptée que les *Gemidži(s)* doivent renoncer à une partie de leur programme (faire sauter la Banque ottomane d'Istanbul). D'une certaine façon, l'amateurisme constitue un avantage.

Les *Gemidži(s)* analysent la situation en fonction de leur volonté d'action directe. Une insurrection n'est pas envisageable (les tentatives auxquelles procède le Comité Suprême Macédonien dans les régions frontalières avec la Bulgarie le prouvent suffisamment; la désastreuse insurrection d'Ilinden le confirmera). Le tyrannicide, à savoir un attentat contre la personne d'Abdülhamid II, est pratiquement impossible à réaliser¹⁷. Seule une action contre les intérêts des Grandes Puissances est aisément réalisable et susceptible d'avoir un impact politique réel. La prise d'otage du personnel de la Banque Ottomane à Istanbul par un commando arménien en août 1896 a probablement servi de base à leur réflexion.

Le projet terroriste ainsi conçu se heurte néanmoins à un obstacle majeur: le manque de ressources financières. Comment des jeunes gens sans position sociale établie peuvent-ils se permettre de circuler, de vivre dans la clandestinité et surtout comment peuvent-ils se procurer les armes et les explosifs dont ils ont besoin? Le petit réseau révolutionnaire des *Gemidži(s)* n'est pas isolé. Il s'insère au contraire dans la mou-

17. Les *Gemidži(s)* avaient très sérieusement envisagé de s'en prendre au Sultan en 1899 (Šatev, *op.cit.*, pp. 77-78). Un complot arménien fera exploser le 21 juillet 1905 une bombe dans un fiacre, à la sortie de la prière du vendredi, faisant 26 morts et 58 blessés, mais sans atteindre le Sultan (Georgeon, *op.cit.*, pp. 389-393).

vance conspirative macédonienne de Bulgarie et entretient de bons rapports avec ses deux courants dominants, l'ORIM, dont le représentant à Sofia est Goce Delčev, et le Comité Suprême, qui, à l'initiative de Boris Sarafov, lui fournira les moyens financiers nécessaires à ses opérations. Nous sommes donc en présence d'une micro-structure révolutionnaire agissant avec une grande marge de manoeuvre au sein d'une structure clandestine plus puissante et mieux organisée. Sans le "chèque en blanc" que leur accorde Sarafov, jamais ces lycéens n'auraient pu monter leur action et atteindre un retentissement international. Cette confiance repose, autant qu'on puisse le savoir, sur l'estime individuelle que les dirigeants des "grandes" organisations accordent au groupe des "jeunes". Il n'y a aucune coordination entre l'action de ces derniers et l'insurrection prévue pour le printemps ou l'été de 1903¹⁸. La question des explosifs est néanmoins particulièrement délicate. La complicité active de révolutionnaires arméniens permet de faire venir 100 kg de dynamite de Batum, mais la police hamidienne intercepte cette livraison. Une seconde livraison d'explosif est assurée par Boris Sarafov et acheminé par petites quantités de Bulgarie à Thessalonique, via Istanbul grâce à des complicités improvisées: un serveur de wagon-restaurant, une chanteuse de cabaret hongroise ...

L'exécution des attentats se fait sur deux jours, les 11 et 12 mai 1903, plongeant le grand port méditerranéen dans la panique. Six des comploteurs sont tués durant les événements, quatre sont arrêtés. Lors de la répression policière qui s'abat sur la ville et la région, quarante-deux personnes sont tuées¹⁹.

Si l'on doit évaluer l'action des *Gemidži(s)* en termes de "rendement terroriste", c'est à dire si l'on compare l'investissement en hommes et en matériel au résultat obtenu, à l'impact local et international de leur action, on ne peut que constater son "succès" évident en comparaison

18. La nouvelle des attentats de Thessalonique surprend les principaux chefs de l'ORIM réunis au village de Smilevo pour préparer les modalités de l'insurrection d'Ilinden. Elle contrarie plutôt leur action en suscitant une grande effervescence policière, tournée contre la population slave de Macédoine. Voir les souvenirs de Nikola Rusinski, dans le recueil *Borbite v Makedonija i Odrinsko 1878-1912. Spomeni* (Les combats en Macédoine et en Thrace andrinopolitaine 1878-1912. Souvenirs), Sofia 1981, p. 424 et ceux d'Atanas Lozančev dans le recueil *Makedonija v plamăci* (La Macédoine en flammes), Sofia 2003, p. 104.

19. Nous n'avons pas trouvé d'information sur le nombre de victimes causées par ces attentats.

avec l'insurrection d'Ilinden déclenchée quelques mois plus tard. L'insurrection impliquera des centaines de villages en soulevant des paysans inexpérimentés contre une armée bien organisée. Elle entraînera de nombreuses pertes en vies humaines parmi les combattants macédoniens, causera l'incendie de nombreux villages et plongera dans la misère des milliers de femmes et d'enfants. Son impact dans les médias occidentaux n'est pas insignifiant, mais il est loin de susciter une vague d'indignation comparable à celle des "*Bulgarian horrors*" de 1876²⁰. Surtout, en 1903 le contexte international n'est pas favorable à une intervention des Grandes Puissances dans les affaires ottomanes. Ne pouvant pas donner l'impression qu'elles restent absolument indifférentes au sort des chrétiens de Macédoine, la Russie et l'Autriche-Hongrie conviendront à Mürzsteg d'un programme de réformes dont l'impact sur la province sera fort mince. Si le but de l'insurrection d'Ilinden était d'attirer l'attention des Grandes Puissances sur la question macédonienne, on doit constater que les attentats de Thessalonique y parviennent bien mieux et à moindres frais.

Réactions "archaïques" à une violence "moderne"

La violence "moderne et innovante" mise en oeuvre par les *Gemidži(s)* ne frappe pas seulement les intérêts occidentaux; elle suscite aussi des réactions très vives parmi la population musulmane de la région.

Nous en trouvons une illustration éloquente dans l'émeute qui se produit le 6 mai 1903 à Bitola / Monastir, grande ville provinciale, centre de *vilayet*, reliée depuis 1894 par chemin de fer à Thessalonique²¹.

20. La lecture bulgare de la période 1876-1878 établit une causalité directe entre l'insurrection de mai 1876, la campagne d'opinion en Europe occidentale et en Russie, la guerre russo-turque et la libération du pays. Cette chaîne causale est pertinente dans une analyse rétrospective, mais elle n'établit aucun déterminisme historique entre ces différents épisodes. L'insurrection d'Ilinden est déclenchée sur l'idée implicite que la même chaîne causale se reproduira: l'insurrection, grâce à son impact international, doit aboutir à l'émancipation de la Macédoine.

21. Nous nous appuyons surtout sur le rapport du consul d'Autriche-Hongrie August Kral (HHStA, Wien, PA, XXXVIII, 391, 6 mai 1903), mais aussi sur celui du consul de Serbie Ristić, publié dans *Osvoboditelnata borba na bŕlgarite v Makedonija i Odrinsko. Diplomatičeski dokumenti* (La lutte de libération des Bulgares en Macédoine et Thrace andrinopolitaine. Documents diplomatiques), Sofia 1978, pp. 170-174. L'historiographie bulgare

Les attentats des *Gemidži(s)* la semaine précédente y ont eu de vives répercussions et dans toutes les conversations il n'est question que de bombes et de dynamite. Le 6 mai est le jour de la Saint Georges: nous retrouvons là ces jours du calendrier pluri-confessionnel où les relations intercommunautaires sortent de leur équilibre ordinaire. Des appréhensions particulières se focalisent sur cette journée, car elle a été désignée par la rumeur comme la date possible du déclenchement de l'insurrection que tout le monde sait imminente. Le prétexte de l'émeute est très banal: quatre chrétiens un peu éméchés ont une altercation avec un musulman et un coup de feu est tiré. Aussitôt la panique se répand dans le bazar. Le bruit circule qu'on a tenté de dynamiter la grande mosquée. Dans la brusque situation d'anomie qui s'est créée, des éléments marginaux de la société, à savoir des musulmans pauvres mais armés, vont se livrer au pillage et tuer des chrétiens rencontrés par hasard sur leur chemin. Cette émeute de bazar, comme il s'en produit périodiquement dans les villes ottomanes, s'apaise au bout d'une heure et demie, grâce à l'intervention de l'armée. A la violence "innovante" des *Gemidži(s)* de Thessalonique, les musulmans de Bitola / Monastir réagissent par des formes de violence tout à fait traditionnelles. Il est révélateur que la rumeur ait évoqué la dynamite (thème d'actualité), mais qu'elle en applique l'usage à la grande mosquée (lieu de l'identité confessionnelle par excellence) et non pas aux intérêts occidentaux.

La violence politique resterait-elle exclusivement limitée à l'affrontement entre *millet(s)* pour les musulmans balkaniques? Plusieurs indices nous font croire qu'ils ne restent pas à l'écart de la "modernisation" que nous tentons de cerner. Le 31 mars 1903, le consul de Russie tout récemment installé à Mitrovica (vilayet de Kosovo), G. S. Ščerbina, est assassiné par un caporal albanais. Il n'est pas possible d'établir s'il s'agit d'un acte isolé ou si le meurtrier avait été désigné au sein d'une organisation²². En revanche l'assassinat du consul de Russie A. A. Rostkovski à Bitola / Monastir le 8 août 1903 est le fruit d'un acte isolé²³.

(Hristo Siljanov) et macédonienne (Dušan Konstantinov) donnent une interprétation très tendancieuse de cette émeute.

22. Dušan Bataković, *Kosovo i Metohija u srpsko-arbanaškim odnosima* (Le Kosovo et la Metohija dans les relations serbo-albanaises), Priština, Gornji Milanovac 1991, pp. 136-154.

23. Bernard Lory, Krste Misirkov et l'assassinat du consul de Russie Rostkovski, in

Alors que l'insurrection d'Iinden bat son plein depuis une semaine, le consul réside en villégiature au monastère de Bukovo et se rend en ville chaque jour en fiacre. Il porte son uniforme et tient à ce que les sentinelles apostées à l'entrée de la ville le saluent. Comme l'une d'entre elles s'en abstient, il fait arrêter le fiacre, en descend et marche vers le militaire insoumis. Ce dernier l'abat alors de sang-froid et l'achève d'une balle tirée à bout portant. Il est clair qu'il ne saurait y avoir préméditation: par son comportement, le consul russe a lui-même provoqué l'incident. Dans le contexte ultra-tendu de l'insurrection, le sentiment diffus d'humiliation que ressentent les musulmans de l'Empire ottoman à l'égard des Occidentaux se manifeste par un acte de violence politique spontané. Le soldat Halil sera promptement condamné par un tribunal spécial et exécuté, sans qu'il manifeste le moindre repentir. Le sentiment général dans la population musulmane de la ville est qu'il s'est comporté de façon courageuse. Est-il perçu comme l'incarnation du *millet* musulman ou plutôt comme celui de l'honneur de l'État ottoman bafoué? Notre documentation ne permet pas de trancher, mais nous pencherions plutôt pour la seconde interprétation.

La violence moderne inaugurée par les *Gemidži(s)* suscite des émules. La Fédération Révolutionnaire Arménienne (*Tachnagtsoutioun*) a envisagé une série analogue d'attentats spectaculaires à Smyrne, mais la conspiration est démantelée par la police en août 1905, avant que les comploteurs aient pu passer à l'action²⁴.

Enfin la révolution jeune-turque met à jour des pratiques de violence politique "modernes", au sein même de la communauté musulmane. Le meurtre du général Şemsi pacha, le 7 juillet 1908, est un règlement de compte où nous ne trouvons plus rien des anciennes intrigues de sérail²⁵. Ce gradé de haut rang, qui jouit de la confiance du sultan Abdülhamid est envoyé de toute urgence à Bitola / Monastir pour tenter de contenir le mouvement de désertion qui prend une ampleur inquiétante au sein de la garnison. Il est assassiné par un sous-lieutenant jeune-turc, en pleine rue, au sortir du bureau du télégraphe. C'est la première fois que nous voyons

Deloto na Krste Misirkov, t. 1, Skopje, MANU, 2005, pp. 195-206.

24. Hervé Georgelin, *La fin de Smyrne. Du cosmopolitisme aux nationalismes*, Paris 2005, pp.160-167.

25. Kočo Sidovski, *Bitola za vreme na mladoturskata revolucija*, in *Tvoreštvo na brakjata Manaki* (L'oeuvre de frères Manaki), Skopje 1996, pp. 237-248.

une rivalité politique interne au *millet* musulman s'exprimer par des moyens violents aussi spectaculaires. L'insoumission militaire ne faisant que s'accroître, le Sultan devra consentir à rétablir la constitution de 1876, le 24 juillet.

Nous ne pensons pas qu'il y ait une violence spécifiquement balkanique, qui serait une caractéristique atavique de cette partie du continent européen. Comme toute autre région, les Balkans ont connu des périodes de paix relative et de fortes tensions qu'il convient de situer dans leur contexte historique. La fin du XIXe et la première moitié du XXe siècle constituent une période de forte violence, et en particulier de violence politique. Considérant que les manifestations violentes constituent une forme de "langage social" transcrivant les contradictions internes de la société, il nous paraît intéressant d'étudier les évolutions que connaît le "vocabulaire violent" dans les Balkans à cette époque. Mais l'intérêt ne se limite pas à cette zone spécifique. En effet l'information circule: nous avons à plusieurs reprises signalé les influences réciproques et la collaboration entre les mouvements révolutionnaires macédoniens et arméniens; l'influence des mouvements révolutionnaires russes est aussi très nette. Ceci n'empêche pas les Balkans d'avoir été au tournant du XXe siècle un terrain d'expérimentation de pratiques violentes. Sans qu'une filiation puisse être établie, ces formes apparues en Macédoine ottomane se retrouvent un siècle plus tard dans diverses manifestations du "terrorisme international" du début du XXIe siècle.